

Alain Guyard

33 LEÇONS DE PHILOSOPHIE

PAR ET POUR

LES MAUVAIS GARÇONS



le dilettante

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

La Zonzon, 2011

Alain Guyard

*33 leçons de philosophie
par et pour les mauvais garçons*

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

© le dilettante, 2013
ISBN 978-2-84263-775-0

Pour Faustine et Marceau,
Bons enfants.

*Eh ben elle est gaie, elle est jolie...
Ah elle est propre, la philosophie!...*

Garance, jouée par Arletty
Les Enfants du paradis
(Marcel Carné, 1945)

Avertissement

Jamais je serai foutu d'écrire un livre de philosophie. Déjà ma thèse, je l'ai pas finie... Sur l'alchimie, elle portait ma thèse, à Dijon, l'or philosophal, l'art et la manière de convertir le plomb en or, tout ça... Avec madame Bonnemine en directrice de thèse... Qu'elle était gentille, madame Bonnemine! sémillante, sautillante, pétillante! Et guillerette avec ça! Toujours la bonne humeur, toujours se mettant en quatre pour ses étudiants, jamais notant sous la moyenne... Mais ça va cinq minutes de chercher l'or du temps dans des pages et des pages, ça débouche sur rien que des mots... Moi, en attendant, j'avais dégotté un petit pactole pour faire le chercheur, boucler ma thèse et puis la soutenir devant un parterre de grigous à besicles. Je voyais le joli pacsif d'oseille à ma gauche, le tas malingre de feuilles noircies de l'autre... Il m'est venu une idée toute salingue... Au début, je l'ai repoussée... Mais la nuit, je me réveillais, et je voyais tout l'artiche, les chiffres avec les zéros d'un côté et de l'autre

mes papelards griffonnés sur Nicolas Flamel, le Sieur de la Violette, Van Helmont, Novalis, Bachelard... Alors un beau jour, plutôt que de m'embrener à enfileur des mots à la queue leu leu et laisser croire que l'or, j'allais le trouver au bout de la phrase, j'ai mis les adjas avec toute la thune... J'ai pas demandé mon reste. J'ai balancé les cinq cents pages à la poubelle et adieu l'alchimie, adieu Bonnemine, adieu la carrière et les ors de l'université. Ni vu ni connu, j't'embrouille!... Je raconte ça, mais je m'en fous, y a prescription. C'était dans une autre vie...

J'ai tenté à nouveau, depuis, d'écrire de la philosophie. De débiter du bifteck taillé dans l'abstraction. De singer celui pour qui les idées c'est du dur, du noué. Mais c'est plus fort que moi, j'ai la cosse... Le stylo me tombe des pattes... J'ai l'impression que plus je réfléchis loin du sol, plus je monte dans les altitudes pour jouer à l'aérostat, plus je tourne coussin péteur... De la philo bien sûr que j'en fais, mais sans l'écrire. Je fais un peu le philosophe forain, parfois plutôt foireux... « Bonimenteur de métaphysique, décravateur de concepts », jolie carte de visite... M'arrive aussi de jouer au cracheur de feu spirituel pour attirer la clille... Voire au pétomane mental en désespoir de cause... Mais théoriser sur des pages, point...

Je les vois bien, les autres, qui se pavanent, qui têtent à la mamelle d'Athéna. Ils trempent leur plume au même lait et t'en pissent des copies... Je ne sais pas comment ils font... Mais je ne les jalouse pas, ils me débeectent un peu avec leur aisance, c'est tout... Moi je fais comme tout le monde. J'allume ma télé. Je feuillette les imprimés au

cabinet du docteur... Et je ne peux pas manquer de tomber sur eux, les bellâtres encostardés qui jouent les caniches mondains dans les soirées parisiennes. Les caves précieux et maniérés qui michetonnent dans les volières à ribaudes sur les plateaux télé. Ou les petits crevés au teint hâve, tout juste pondus de l'université qui font dans le concept avec des mines et des soupirs de rosière s'agaçant la framboise... Je sais bien pourquoi ils me courent sur le haricot, tous... Quand je les vois philosopher, c'est comme si je voyais des petits clébards en train de se renifler la rondelle un jour de concours canin. La phrase bien trousseée ou la référence heureuse, ils s'en foutent qu'elle approche le Bien, le Vrai, le Juste, le Bon... C'est rien que des messages olfactifs, du sémaphore anal à l'usage des autres petits salonnards... En plus ils sont faciles à repérer dans les cafés-philo, les émissions littéraires ou les tables rondes de binoclards. Tous ces michetons du concept, ils ont le cul dressé, et ils jappent de plus belle pour qu'on s'approche de leur fondement. Ils veulent qu'on les hume et qu'on les reconnaisse comme appartenant à la belle fraternité des philosophes. Et ils sont tellement faciles à entendre, ces yorkshires de la pensée, quand ils jappent tout alentour :

« Sentez-vous bien ma crème d'oigne, cher confrère? Humez-vous ce doux fumet de métaphysique qui sort droit du siège de mon âme? Prenez!... Mais prenez donc à pleins poumons mes émanations culières!... Là... là, cela est bel et bon... Mais je vous en prie, cher collègue, fourrez mieux la truffe, n'ayez crainte... Depuis le temps que je concours à tous ces salons où il faut faire montre de souplesse et de métaphysique, j'ai l'anneau extensible

et parfumé!... Sentez-vous la hardiesse de mes positions?... Tenez, tenez, là, là, bel impatient!... Je vous tends mon cul pour que vous y cueilliez ma science... Et observez donc comme nous sommes semblables!... Je suis chien, comme vous, et me pique de philosophie, comme vous, avec d'autres espèces qui n'ont ni maître ni laisse, tels les loups ou les félins... Mais humez mieux, humez mieux vous dis-je... Sentez-vous comme je cite bien mon Kant, mon Marx et mon Bourdieu? »

Et l'autre, tamponnant voluptueusement son blair au fion du premier, de se délecter et de répondre d'une voix gourmande :

« Oh!... Ci-fait mon ami! Que votre philosophie est subtile, que ses fragrances sont douces!... Et figurez-vous que j'y sens un bouquet qui est le mien aussi!... Car vous avez le cul philosophe, croyez-m'en, c'est un fait, mais figurez-vous que je l'ai tout autant... Quoi? Vous en voulez la preuve?... Mais tenez, tenez, approchez-vous que je me tourne!... Tournez-vous que je m'approche! Et prenez, vous aussi, à pleines éponges, la fragrance de mes pensées tout enfouies dans mon derche... »

Depuis mon temps à moi, c'est incroyable comme la philosophie est devenue *tendance*. À mon époque, on n'en pratiquait guère, on en parlait peu. Ça faisait doucement rigoler, un peu peur aussi... Sur les bancs de l'université, y avait des cacochymes qui achevaient des hagiographies infinitésimales, de très théologiques entrouducuteries, des ergoterie papales qui sentaient la pisse et le missel. Et des plus jeunes aussi, des torzingues complètement envapés, des chichonneurs, des nymphomanes, des illuminés... Et

puis y avait les enragés qui militaient chez les lambertistes ou à la FA chez les anars. Eux, ils écoutaient de la musique instrumentale de casse-couilles. Et puis aussi des petits binoclards malingres encore habillés par maman, qui rasaient les murs, sentaient l'aigre et convertissaient toute leur libido dans les bouquins... Quel joli défilé, à la sortie des amphis! On aurait dit l'heure de promenade à la Salpêtrière devant le pavillon Charcot... Maintenant, elle s'étale, la philosophie, affreusement normale, pétante de santé, sécurisée et vaccinée, et la peau douce. Elle frime en couverture d'hebdomadaires, s'exagère dans les débats en ville, s'épile la chatte... On n'en fait plus guère pour s'armer de férocité dans l'existence. C'est à rejoindre le troupeau peureux des mignons petits miroirs à putains, qu'elle sert aujourd'hui, la sucrée... Ah! c'est qu'ils ont vite fait de garer leurs petites noix de fripons, les philosophes à la cervelle marloupine. Mais sous les enjolivements, les pampres et le volubilis, je la calcule fastoche, leur prière : « Sage Philosophie, protégez-moi des ordinaires et des innombrables, faites que les mots que j'énonce et que j'écris en parlant de Vous m'éloignent toujours plus des gens de mauvaise vie, et me rapprochent toujours plus de ceux de mauvaise foi. Amen. »

C'est ça, je crois, qui me met les abeilles... La philosophie confisquée par des cocottes et des minets... Qu'ils en fassent, de la philo d'aspartame, qu'ils en écrivent même si ça leur chante, j'en ai rien à branler... Mais qu'ils fassent pas croire qu'elle est interactive, fun et conviviale... C'est ça au fond qui me peine et m'encolère. Qu'on la rende *gentille*. Moi, je l'ai toujours aimée la philosophie,

parce qu'elle est *méchante*, sans pitié ni complaisance, parce que la compagnie des philosophes m'a toujours ébranlé, foutu la tempête à la caboche, ravagé les petits comforts entre les oreilles... Et on parle aujourd'hui de goûter philo, d'atelier philo à la maternelle...

Combien j'en ai laissé, moi, des copains de la fac, au bout d'une corde ou dans les fossés?... Léandre, qui travaillait sur Mircea Eliade... On était montés tout en haut de la tour Philippe-le-Bon par jour de grand vent. En haut, le zéph nous a cueillis méchant. Lui, Léandre, il était jaune, collé à la petite porte en bois. Il voulait pas s'approcher du tout du bord. « Le vide ça m'attire » qu'il disait en enfonçant ses ongles dans le bois de la lourde. À peine je me suis avancé qu'il m'a cramponné au bras, un vrai étai. Eh ben, tellement il avait peur du vide, sous la poutre maîtresse dans la ferme à ses parents, un jour il s'est cramponné le cou à une corde, mon copain Léandre... Et Jésus... Jésus qu'on l'appelait, rapport à sa dégaine. La barbe, des tongs en hiver comme en été, une liquette bleue ouverte jusqu'au bide. Jamais un mot plus haut que l'autre. Des copies qu'il rendait aux profs, Jésus, grosses comme des missels. Et mystique avec ça. Un jour, il est descendu en Italie, étudier la peinture du Quattrocento. Sans rien, ni sac, ni valoche. Que ses tongs, sa liquette bleu ciel et ses bouquins. On lui disait à Jésus, « Mais t'es dingue, t'as même pas pris des sous ! Comment que tu vas faire ? » Et lui, il murmurait : « Dieu y pourvoira. » Dieu ? De la merde, oui !... Dieu y a rien pourvu du tout. Jésus, au fond d'un fossé, on l'a retrouvé, vers les Alpes, tout abîmé de partout. Très malmené par des malfaisants qui

courent toujours... Et d'autres encore, que je pourrais te raconter les sombres frasques. Mais ça va me foutre le bourdon dans le carafon... alors j'arrête... Y a pas plus radical que la conversion philosophique. Pas plus terrible. Râpeux... Et maintenant on veut en faire quoi? Une amulette pour jardin d'enfants?

Non. Tout ça, c'est des menteries qu'il faut confondre. La philosophie n'est pas une promenade de santé. On ne ressort pas indemne de la fréquentation des philosophes. Ils sont nocifs, dangereux à nos petits confort intellectuels. D'ailleurs, c'est bien simple, les philosophes d'antan étaient tous des vraies épées, des mecs à la dure, honnis de l'ordre établi, gnières régulièrement soupçonnés par la flicaille, prenant systématiquement le rif contre la respectabilité ambiante. Et on voudrait en faire des copains de sortie dans un sushi bar?... De la vache enragée, qu'ils bouffaient, pas du poisson cru au riz blanc! Et toujours vivant au petit bonheur, ces fias, risquant de se faire enchiber et passant parfois par la case mitard!... Et leur train de vie, aux philosophes pur jus, on n'en parle guère... Serait-ce pas qu'ils avaient bien du mal à trouver un peu de carbure mignon dans leur crapaud? Presque toujours blécharde dans des jours de mistoufle, qu'ils étaient cézigues! Mais bah!... c'est pas des choses qui risquent d'arriver aux nôtres, de philosophes, aux joues roses, replètes, aux mains soignées... Bientôt, tu verras, ils sous-titreront *Ainsi parlait Zarathoustra* pour des soirées karaoké! Et d'ailleurs, d'où qu'ils la prennent, leur fraîche, nos philosophes à la mords-moi'l?... Qui les paye, et à quoi?... Vendus! Pourris jusqu'à l'oigne, qu'ils

sont tous en vérité!... Ah ça!... Sympathiques jeunes gens qui sentent venir l'assiette au beurre!...

Les philosophes miens, ils ont plus de points communs avec les coquillards et les mercelots qui battent l'antif à la noye qu'avec les *pauvres types* premier prix du concours général. Normal : l'histoire de la philosophie ressemble plus à une cour des Miracles qu'à un court de tennis. Et pourtant, la philosophie – faut-il le répéter? – n'est pas réservée qu'aux caves de la haute. Bien au contraire. Y a droit tout le populo, et peut-être même, dans icelui, les plus hardis, hargneux et véhéments pistolets, qui n'ont pas peur du sport. Car il faut, pour oser entrer en vraie philosophie, du froid dans les châsses et un réel tempérament de castagneur, celui-là même qui effraye le bourgeois et qui est l'unique propriété du mauvais garçon.

Alors voilà... l'objet de ces modestes feuillets est d'organiser la contrecarre et de foutre une sévère rebiffe à tous ces barbiquets débutants qui ont beau schpile de philosopher sans prendre de risque.

Sartre parlait des *salauds* et des *lâches*, pour repérer la voie du juste milieu, celle de l'homme *condamné à la liberté*. Moi, je te cause des *pauvres types* et des *mauvais garçons*. C'est moins la classe. Mais le lyrique ou le grandiloquent, j'y arrive pas. Je suis trop porté à la déconne, moi, à la philosophie de comptoir. Et en plus, voie du juste milieu, ça me fait trop penser à de l'entrouducutage.

Toutes les leçons rassemblées dans ce volume peuvent se lire indépendamment les unes des autres. Elles sont composées d'une première partie qui s'intitule « cours théorique ». J'y raconte la vie et la vision du monde de quelques philosophes illustres ou méconnus. Je théorise un peu... Mais rien de bien grave, c'est pas mon kif. Dès que je ferme les yeux pour me concentrer sur une idée, je vois du noir... Donc, à l'aise et sans angoisse, « cours théorique » veut pas dire aigreur à l'estomac, suée froide aux tempes et dictionnaire Lalande sur les genoux... Je laisse ça à d'autres, les réflexions, églogues, éloges et élégies. Et d'ailleurs, le grand Marc Aurèle *himself* l'avait déjà beuglé sur tous les tons : *Laisse là les livres. Ne te laisse plus distraire, cela ne t'est plus permis*. Exit, donc, les plaisants babillements, les gloses et exégèses qui rapprochent toujours plus des bouquins et éloignent toujours plus du monde!... Et c'est pourquoi, après le « cours théorique » de chaque leçon, tu trouveras une deuxième partie. Je l'ai intitulée « travaux pratiques ». Peut-être ça fait moins peur que « cours théorique ». Tu me diras... Mais enfin, au moins, avec ça, tu pourras te livrer à quelques exercices pour passer de la théorie à la pratique et remonter de la pratique à la théorie, et ceci en variant les rythmes et la fréquence de tes aller-retour... Joli programme, n'est-ce pas mon cochon?...

Leçon n° 1

Socrate, philosophe de comptoir

Cours théorique

N'en déplaise à tous les demi-sel en chemise échancrée et cheveux mi-longs, avec leurs allures de chichiteuses dames pipi du café de Flore, la philo n'est pas une affaire d'intellos. Son fondateur, Socrate, est un chômeur de longue durée, espèce de va-nu-pieds incapable de reprendre l'entreprise paternelle de taille de caillasses. Déchard jovial et bigame marié à une veuve de guerre et à une harpie, vivant aux crochets de ses poteaux, il courait le guilledou avec des moins de quinze ans et finira à l'ombre, pour une peine de trente jours qui s'achèvera sur son exécution. Osons donc la chose : la philo est née en prison et les premières retranscriptions des « dialogues socratiques » ne sont rien d'autre que des conversations de parler.

De tout ça il faut se souvenir quand on essaye de comprendre ce que c'est que philosopher. Socrate est au

mitard, condamné à mort. Or ses potes ont graissé la patte au bourreau, au surveillant d'étage, au dirlo. Même, ils ont arrangé une planque à Thèbes pour lui et toute sa raïa. La porte est ouverte, il n'a qu'à mettre les bouts. Mais le vieux décline l'offre :

« Rien à foutre, dit-il. J'ai soixante-dix piges au compteur, j'ai bien vécu, la Camarde a qu'à me prendre. Ça m'évitera la vue qui baisse, les dents qui tombent et les incontinenances qui tacheraient ma jolie toge. Je reste. »

Chialeries de la bande de gniasses, tarlouzes rosées et énamourées. Mais rien n'y fait. Le vieux a choisi : l'État lui payera son euthanasie. Va pas croire ce que raconte Platon comme quoi il est resté par fidélité aux lois. Platon avait la gastro le jour de la mort du vieux roué. Lis plutôt Xénophon. Ses *Mémorables*. C'est marqué dedans, je te promets.

À propos, pourquoi il est tombé Socrate? Premier chef d'inculpation : corruption de la jeunesse. Le vieux comptait dans sa bande trois beaux éphèbes qui tournèrent bandits d'État et crapules politicardes – Alcibiade, Critias et Charmide. « – À qui la faute? – À Socrate! » gueule-t-on sur tous les tons. Socrate leur maître, qui leur enseigna de haïssables vices. Mais manque de pot pour l'accusation : Socrate n'a jamais rien enseigné. Les dialogues socratiques se caractérisent justement par cela qu'ils finissent tous en eau de boudin et laissent les interlocuteurs en mal de révélations, de sagesse ou d'art de vivre. Gros-Jean comme devant. Socrate n'en avait rien à battre d'enseigner, et au contraire jouissait férocement de faire tourner bourrique les maîtres en son temps.